

n'arrive pas à conclure. C'est comme quand on essaie de comprendre le passage au fascisme d'un Drieu la Rochelle, de devenir pourquoi il part pour Berlin au lieu d'aller à Moscou...

N. O. – *Là c'est différent. Vous ne pouvez pas ignorer que la métamorphose d'Omar passe par un basculement dans un islamisme radical. Est-ce un hasard ?*

B.-H. Lévy. – Evidemment non. Chose curieuse, j'ai découvert que Danny et Omar lisaient au même moment le même livre, celui de Samuel Huntington, qu'ils découvrent l'un dans la détestation, l'autre dans la fascination. Pour Danny, cette histoire de guerre des civilisations est la thèse même qu'il faut combattre, parce que si on la prend au sérieux elle précipitera le monde dans la catastrophe. Pour Omar, c'est au contraire la voie de la vérité, Huntington devient, comme Ben Laden, un apôtre musulman du clash des cultures. Là encore les deux personnages se font face, à l'aube de ce conflit qui commence et qui nous concerne tous...

N. O. – *Vous entrez ensuite dans le cœur de l'enquête, la description des multiples réseaux, politiques, terroristes, financiers, qui constituent la pieuvre : Al-Qaïda. Ce monde ne vous est pas inconnu, à vous qui parcourez depuis trente ans les chemins du Sud-Est asiatique. Y avez-vous pourtant fait des découvertes ?*

B.-H. Lévy. – D'abord Binori Town. C'est, à Karachi, le haut lieu de la spiritualité sunnite, une immense madrasa où ont été formés les plus hauts chefs talibans, un lieu sacré, en principe interdit aux non-musulmans et où je suis entré un peu par hasard, sur un malentendu rocambolesque dont je raconte le détail dans le livre. Sauf que j'y ai vu des terroristes en armes, des caches, des entrées de souterrains. On y trouve un studio d'enregistrement et un hôpital, où s'est sans doute fait soigner Ben Laden en fuite. Bref, un sanctuaire militaire du terrorisme, à 500 mètres du consulat des Etats-Unis !

N. O. – *Cela vous étonne ?*

B.-H. Lévy. – A ce point, oui. Je ne pensais pas que les liens étaient si étroits, qu'on pouvait parler le matin à des hommes de religion qui devenaient le soir des assassins. De même que cette gangrène invisible qui fait que le vrai pouvoir, au Pakistan, est entre les mains des services secrets, eux-mêmes liés à Al-Qaïda, je ne l'imaginais pas non plus. Pervez Moucharrarf ne tient pas son pays. Lorsqu'il promet à Bush, dans une conférence de presse à la Maison-Blanche, qu'il a « de bons espoirs de voir libérer dans les prochaines heures le journaliste américain disparu », ce dernier est mort depuis quatorze jours, victime d'un crime d'Etat – et Moucharrarf est alors clairement manipulé par ses propres services secrets.

Je n'imaginais pas non plus la nature, l'ampleur et la puissance des réseaux financiers d'Al-Qaïda. Contrairement à ce que l'on raconte aux musulmans pieux, Ben Laden n'a pas sacrifié sa fortune personnelle sur l'autel de sa cause. Il s'y est au contraire enrichi. Car le djihad est un business, une mafia, un réseau d'extorsion de fonds à l'échelle de la planète. Blanchiment d'argent sale à Dubaï, impôt sur le trafic de drogue en Afghanistan, escroqueries financières et spéculations à la baisse la veille du 11 septembre à Londres ou à New York... J'ai des preuves concrètes de cela. Des témoignages précis. Vous me direz qu'il est naïf de s'en scandaliser, que de toute façon on ne peut rien y faire. Je ne sais pas. Mais je sais que Dubaï et l'Arabie Saoudite sont des plaques tournantes pour ces réseaux terroristes,

et que les moyens de contrôle et de rétorsion existent.

N. O. – *Ils ont été employés, si je me souviens bien, après le 11 septembre, lorsque a été décidé le gel des comptes suspects...*

B.-H. Lévy. – L'opération, annoncée trop à l'avance, a aussi été très lente. Les terroristes ont eu mille fois le temps de s'y préparer. Savez-vous combien il restait sur le compte d'Ayman al-Zawahiri, le financier égyptien d'Al-Qaïda ? 252 dollars ! De quoi donner raison à Ben Laden, qui déclarait le 28 septembre dans « Ummat », un quotidien en ourdou de Karachi : « *Al-Qaïda est riche de jeunes gens modernes et éduqués qui connaissent les failles du système financier occidental et savent le moyen de les exploiter. Ces failles, ces faiblesses sont comme un nœud coulant qui étranglera le système.* »

N. O. – *Revenons à Daniel Pearl. Puisque vous avez refait son enquête, avez-vous éclairci le mystère de sa mort, que vous qualifiez de « crime d'Etat » ?*

B.-H. Lévy. – Crime d'Etat oui, et je m'en explique longuement. Pour faire court, Daniel venait – dans son dernier article, publié le 24 décembre 2001 dans le « Wall Street Journal » – de lever un fameux lièvre. Il y raconte comment, à la fin du mois d'août 2001, un ancien patron des services secrets pakistanais, Hamid Gul, a rencontré à Kaboul un certain Bashiruddin Mahmoud, islamiste, savant de grand renom, patron jusqu'en 1999 du Commissariat à l'Energie atomique pakistanais, qui avait déjà, au début d'août 2001, rencontré Ben Laden à Kandahar. L'article de Pearl n'a pas grand écho aux Etats-Unis. Mais il alarme, à Karachi, ceux qui ne tiennent pas à voir établi ce lien entre Al-Qaïda, les services secrets pakistanais et un savant atomiste pakistanais d'envergure.

N. O. – *Est-ce que vous n'allez pas un peu loin ?*

B.-H. Lévy. – Autre cas. Celui d'Abdul Qadir Khan, l'Oppenheimer pakistanais, le vrai père de la bombe, qui est aussi un membre tout à fait reconnu d'une organisation terroriste, le Lashkar-e-Toiba, constitutive du premier cercle d'Al-Qaïda. Il faut savoir qu'il a établi une coopération scientifique, de 1986 à 1994, avec l'Iran des ayatollahs ; qu'il s'est rendu à plusieurs reprises « en touriste » en Corée du Nord, où cet éminent spécialiste de

la fabrication de plutonium à partir de l'uranium a gardé des « amis » ; que ces échanges entre Pakistan, Al-Qaïda et Corée du Nord – savoir-faire contre missiles – sont à Lahore ou à Karachi des secrets de Polichinelle ; et surtout que, pour lui et les autres, pour ces savants fous et fanatiques, la bombe pakistanaise n'est pas pakistanaise mais islamiste, appartenant de droit à la *oumma* tout entière. On imagine le cauchemar qu'ils appellent de leurs vœux. Pour ces gens, donner à Ben Laden les moyens de se doter d'armes de destruction massive ne serait pas une trahison, mais un acte de fidélité et presque de piété.

N. O. – *Il me faudrait des preuves...*

B.-H. Lévy. – Elles sont dans l'article de Daniel Pearl. Puis dans le chapitre de mon livre qui en poursuit les hypothèses. Souvent, on se demande : que se passerait-il si les islamistes prenaient le pouvoir au Pakistan et faisaient main basse sur ses armements nucléaires ? Eh bien la découverte de Pearl, puis la mienne, est très exactement celle-ci : le pouvoir, ils l'ont déjà ; les codes nucléaires, ils les connaissent puisque ce sont eux qui les ont inventés ; ils savent où sont les sites, leur nombre de têtes de missile, l'emplacement des vecteurs puisqu'ils les ont eux-mêmes dessinés sur les cartes du pays avant de les installer ; pis, ils ont intégré le facteur nucléaire dans leur idéo-

« Le djihad est un business, une mafia, un réseau d'extorsion de fonds à l'échelle de la planète. »